

Noël 1914

**Repères**

- 3 août 1914 L'Allemagne déclare la guerre à la France et envahit la Belgique.
- 5 sept. Début de la bataille de la Marne.
- 16 déc. Echec d'une première offensive de "stupor" de troupes allemandes en Artois, arrêtée le 19 décembre.

## “Vivre et laisser vivre”

Cette formule, qui apparaît d'abord dans les rangs britanniques, va bientôt gagner chaque côté de la ligne de front. *Historia* a interrogé Rémy Cazals, coauteur de *Frères de tranchées* (Perrin), écrit avec deux autres historiens allemand et anglais.

**Entretien avec Rémy Cazals**

### Fiction ou réalité?

Le film de Christian Carion est une œuvre de fiction qui s'appuie sur des faits historiques : les trêves de Noël 1914 entre soldats britanniques et allemands sur quelques endroits de front, au nord et au sud d'Amiens, à l'ouest du département de Nord. La participation des Français est plus limitée, notamment au point de jonction avec les Britanniques près de la ville de La Bassée, dans le triangle formé par les trois grandes agglomérations de Lille, Lens et Béthune. Et pour compléter en d'autres secteurs de la Somme et de l'Argonne... De côté allemand et

MAGNET, AGF



### Le sentiment de partager le même sort

1914, les hommes ont reçu des cales de Noël qu'ils mettaient en commun. Dans le plupart des cas, les actes de fraternisation ont consisté à boire et manger ensemble, échanger du tabac, comme ces soldats anglais et allemands, ci-dessus, à Ploegsteert, en Belgique.

dans les tranchées, un peu de nourriture, de nombreux témoignages écrits, lettres, photos, dont quelques-unes publiées dans la presse de l'époque, notamment le *Daily Mirror*.

Côté français, le général Mangin, dont la réputation inébranlable n'est plus à faire, fait configurer les photos montrant des scènes de fraternisation. Mais il reste des écrits. ►

## Noël 1914



### Sous le coup de la censure

Malgré ses limites, le contrôle postal par régiment (sources du Service historique de l'Armée de terre, 16N1394) permet de confronter les descriptions faites par les soldats qui ont été abordés sur un sujet « censurable ». Dans le cas du 139<sup>e</sup> régiment d'infanterie, en octobre 1917, les extraits de six lettres retenus par les censeurs évoquent concrètement les aspects présentés par Rémy Cazals. Les stipulations elles-mêmes sont significatives.

« Le secteur est bon puisque nous faisons tout le jour avec les Boches. Ils nous envoient le journal, des cigarettes, et nous en faisons de même, enfin pas une grenade ni coup de fusil car c'est trop près et si on tirait d'un côté comme de l'autre on se massacrerait. »

« Tous les matins, de 3 heures à 6 heures, on évacue les lignes à cause des mines ou contre-mines que l'on fait sauter. Toutes les mines boches ou françaises sautent vers les 5 heures. Quant au Boche lui-même, il n'est pas méchant. Le matin, ils se disent bonjour avec nos sauteuses et de même pendant la nuit. On se voit mais l'on ne se tire pas un coup de fusil. »

« François et Boches montent sur le parapet pour se parler, se faire des signes et échanger des choses au fond des entonnoirs.

Passions au feu. »

« C'est très calme et personne ne tire parce qu'on parle avec eux, on fait des signes. Quelques-uns viennent nous porter des cigarettes ou des photos. »

« [...] et ils nous touchent la main mais pas quand il y a des officiers parce que c'est très défectueux même de se serrer. Ça m'attriste, ils m'ont dit à moi. Plus de guerre, chez nous en tout un mois de guerre, puis finit. [...] Mais c'est comme chez nous, c'est les grosses fêtes qui font faire la guerre, aussi ils disent il n'y a rien plus. »

« Ils disent à peu près comme nous, ils en ont marre, aussi ils demandent une chose : la paix. »



*Quis propter bellum...  
cum de l'artifice...  
insensiblement...  
ad état de fraternité...  
parmes...  
de la guerre...  
s'entretenir...  
leurs besoins*

#### Le vœu du caporal Barthas

Passé sous les mailles de la censure, le document original de Louis Barthas (ci-dessus) dans lequel le caporal mentionne les fraternités de Noël 1914 et où il exprime le souhait qu'un monument rappelle le souvenir de cet état d'humanité.

Le caporal Barthas, par exemple, a écrit quelques phrases sur son carnet, le 25 décembre 1914. Peu de chances en fait, car se trouvant lui-même en dernière ligne, il n'y avait pas directement participé. Mais ce témoignage demeure très important par la qualité de l'écriture et la quantité d'informations apportées. Nous nous en sommes servis pour le livre, *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, novembre 1914-1918* (La Découverte, 1997). Il mentionne en effet d'autres cas d'entraide ou de fraternité et de fraternisations.

Ainsi, en décembre 1915, près du village de Neuville-Saint-Vaast (entre Lens et Arras), après les jours de pluie incessante, les tranchées françaises et allemandes sont inondées. Il faut sortir à découvert. Pourtant personne ne tire et on finit par se serrer la main entre moments. Le caporal termine son récit par un souhait : « Qui sait si peut-être un jour sur ce coin de l'Artois on élèvera un monument pour commémorer cet état de fraternité entre des hommes qui avaient l'horreur de la guerre et qu'on obligeait à s'entraîner malgré leur volonté. »

D'ailleurs, plus récemment Christian Caron, un monument aux fraternisations devant prochainement être érigé à Neuville-Saint-Vaast, conformément au vœu de Barthas.

#### Fraterniser, de quelle manière ?

Les fraternisations de Noël 1914 sont spectaculaires. Elles reprennent toutes sur les coprovidés : manger et boire ensemble, offrir tabac et cigarettes, prendre des photos ou montrer celles de sa famille. On organise l'enterrement des morts abandonnés dans le no man's land lors des attaques des jours précédents. Et on joue même au football. Il y a toujours un bulletin dans l'équipement des soldats britanniques. En dehors de la période de Noël, les hommes pratiquent le « donner et donner » qui commence par le « vivre et laisser vivre » : « Si tu ne tombes pas, Fritz te fera la paix. » (Répondre sous cette formule intéressante en temps de guerre.) Dans certains secteurs, chacun respecte le journal de l'autre camp. Des

donn côtés, on a besoin de croquer, d'installer des réseaux de barbelés... Cas extrêmes, rapportés dans quelques récits, des Français et des Allemands se sont même entraînés. Il faut dire qu'à certains endroits du front, les lignes n'étaient séparées que de quelques mètres. Cette proximité fait qu'un entraid chertier, rira les « voisins ». Et le rire est contagieux. Des documents mentionnent des concours de grimaces, de zézaiements, ou des applaudissements lorsque « l'ennemi » chertie...

Le bon caractère du petit groupe d'un côté de la ligne gagne les rangs d'un autre. Des lettres de pithuquait de « bons voisins », de « faire la guerre en famille ». Chacun s'aperçoit que l'autre lui ressemble et réalise les mêmes conditions de Noël,

bataille » ou la « ritualisation de l'agression » est aussi un langage que les soldats des deux camps échangent et comprennent : faire sauter les mines ou bombarder l'ennemi ; tirer tout ou toujours sur le même point... Quelqu'un, ce peut être un observateur extérieur – député, journaliste ou historien naïf – prend pour un affrontement violent, ce qui n'est qu'une « communication implicite entre soldats qui ne violent pas ce faire de mal.

#### Combien d'hommes ont-ils "sympathisé" ?

L'historien Tony Ashworth s'est fait une étude très fouillée du site britannique. Il estime que le quart des hommes ont « vécu et laissé

vivre », formule apprise dès l'été 1915) au contact des lignes des réseaux (même chiffre précis ne peut être avancé sur le nombre de participants) ; c'est à dire des périodes passées en première ligne. Du côté français, sans mesoprom de sources. Le front tenu par l'armée française était beaucoup plus étendu. Les récits de tristes soldats commencent à sortir des vieilles archives, mais nous en avons encore peu. Dans la correspondance, mieux vaut éviter certains sujets afin que les lettres ne soient pas saisies ou retardées. Le contrôle postal, dont on dispose des archives, ne limitait qu'un faible pourcentage des lettres. Toutefois, celui-ci apporte de nombreuses données sur le plan qualitatif (lire encadré page ci-contre). ▶



la boue, les rats, les obus, les ombres des grands chefs...

Les Britanniques, en décembre 1914, furent surpris d'entendre des Allemands parler anglais avec l'accent cockney. Ceci s'explique par le fait que Londres. Dans l'armée allemande se trouvent aussi des Polonais et des Alsaciens dont certains parlent l'anglais. À l'inverse, quelques soldats français parlent allemand, mais c'est rarement le cas des simples soldats. Certains le dépeignent et écrivent à leur famille : « Je regrette de ne pas savoir parler le boche. »

Il ne faut pas oublier les autres formes d'échange : les signes, le menage et les chants, les applaudissements... Enfin, « le simulateur de



#### La trêve pour enter les morts

Dans le secteur de Briston-Rouge-Bancs, près d'Arras, les Français et Allemands profitent de la trêve de Noël pour, en commun, enterrer les hommes tués lors des combats qui se sont déroulés le 18 décembre.

## Noël 1914

► Sans pouvoir être précis, il est clair que dans tout secteur calqué sur la trêve de Noël, on s'aperçoit que, dès l'automne 14, beaucoup agissent à la fois, à l'instar de l'ennemi en fait d'être généralisé.

Puis Noël arrive. C'est une fraternité et familiale qui a un fort impact émotionnel dans les trois ar-

éponts. En 1915-1916, sur le front de Noël, les actions sont nombreuses, quelques-unes furent cependant notables. Ce qui est plus significatif, c'est que de tels épisodes ont aussi eu lieu hors de toute trêve religieuse.

### Initiative d'hommes de troupe ou bien celle d'officiers?

Deux cas d'officiers et des officiers subalternes allemands et britanniques ont participé aux trêves de Noël 1914. Mais, à l'instar, on ne peut pas dire que ce soit l'initiative d'un officier. Incontestablement, ces sources principales sont les écrits des simples soldats. Plus rarement ceux d'officiers. On sait que la complexité de grades était indispensable pour qu'une trêve soit possible. Mais ces derniers avaient tendance à minimiser l'importance du phénomène pour ne pas avoir d'ennuis avec le haut commandement. De même, dans les JMO (journaux de marches et opérations) des régiments qu'ils rédigeaient, les officiers cherchaient à occulter les fraternisations (ici on fraternise « à coups de fusil » ou à la mineuse (des tentatives viennent de l'ennemi, on les a tuées pour avoir des renseignements...).

### Amis un jour, ennemis le lendemain?

Quand les ordres arrivent du haut commandement, quand la violence était imposée, il fallait se résoudre ou obéir. On sait que les actes de rébellion furent rares. Des combattants ont témoigné de la conscience qu'ils avaient du risque de tuer un homme avec qui ils avaient fraternisé auparavant, ou d'être tué par lui. Mais, lors des offensives, on passait de relations entre individus ou entre petits groupes à des opérations collectives, sans toujours voir l'ennemi, au cours desquelles c'était surtout les canons et les mitrailleuses qui tuaient.

Après avoir supprimé « l'organe d'acier » et « votre forêt québécoise à des actes de nettoyage » communi- sur un site, par peur ou dans l'excita-



PHOTO: ANNE HILARY - GETTY IMAGES / GEMINI COLLECTION

### Parole d'officiers

Les actes de fraternisation nous sont principalement parvenus par les écrits des hommes de troupe. Si des officiers ont organisé des attaques le jour de Noël, l'absence de grades est profitée de la trêve pour se saluer.

En combat, on pouvait retrouver des relations de « camaraderie » avec les prisonniers. Pour exemple, l'histoire d'un soldat français du 34<sup>e</sup> régiment d'infanterie, l'ami Tullio, qui est blessé lors d'un coup de main sur sa tranchée. Un Allemand se précipite pour l'aider, en outre le protège. Le Français est emmené vers l'arrière par deux Allemands. Il décrit sans cette scène : « Pendant le trajet, ils espèrent tout le temps camarade. C'est tout ce que je comprends. »

### Ont-ils été punis?

Comment punir une trêve tacite? Le cas des fraternisations est moins aisé que celui de la désertion ou de l'auto-mutilation (surtout que la justice militaire n'était pas toujours sur le terrain de la trêve). Des officiers considéraient que les trêves n'étaient pas un délit. Ils se contentaient de réprimander leurs hommes. S'ils devaient signaler un tel acte, ils le minimisaient, se serait-ce que pour éviter l'avis des ennemis. Des penes

de prison ont été prononcées, mais elles ont peu de sens en temps de guerre. La « punition » était l'insignifiance par le commandement des opérations contre l'ennemi. Soldats et officiers savaient bien que le but de ces raids était de provoquer des représailles de la part de l'adversaire et donc de les empêcher de « vivre et laisser vivre ».

### Un sujet tabou?

Le sujet a pu être minimisé dans le « discours patriotique » et par les historiens, du fait de sa nature fragmentaire des sources, mais il n'est pas tabou. Tous les combattants savaient qu'il n'avait pas passé cinquante mètres à s'entretenir tous les jours au front. Ils savaient que la trêve n'était pas générale, que diverses trêves avaient eu lieu. On pouvait avoir coexisté sans tirer et même fraternisé à certains moments, et sans tenir jusqu'à la fin.

### Vers la réhabilitation?

La question de la réhabilitation ne se pose pas comme pour les fusillés de FET. Dans ce dernier cas, l'historien Nicolas Offenstadt (voir Historia n° 459) a montré comment un mouvement pour la réhabilitation avait commencé dès l'entre-deux-guerres. Au total, dans la guerre qui renoua les sources de la vie civile (violence, encouragement à tuer, propagande belliqueuse), ce qui est remarquable, c'est que d'autres valeurs n'ont pas disparu. Tout naturellement, on transgresse les normes de la guerre imposées par le commandement. C'est pourquoi d'étudier la façon dont s'est constitué ce phénomène social. Comment faire appliquer les normes de paix? Pour que l'autre complex adopte, c'est aussi facile on lui demande la réciprocité. Les fraternisations, très vulnérables, sont souvent punies à accepter la trêve. Mais il est plus difficile de la faire respecter par tous: il faut calmer les fiers-à-bras, échapper au contrôle des officiers, gagner leur confiance, convaincre les artilleurs, avertir la relève... Ce phénomène appartient à une histoire sociale de la guerre qu'il est nécessaire d'étudier.

Propos recueillis par Eric Poncelet



### Mon beau sapin

Des réservoirs allemands décernent les sapins au soldat dans chaque unité par filat-major. La solvité sera également accompagnée des traditionnels chants de Noël.

### Noël, une parenthèse dans la guerre?

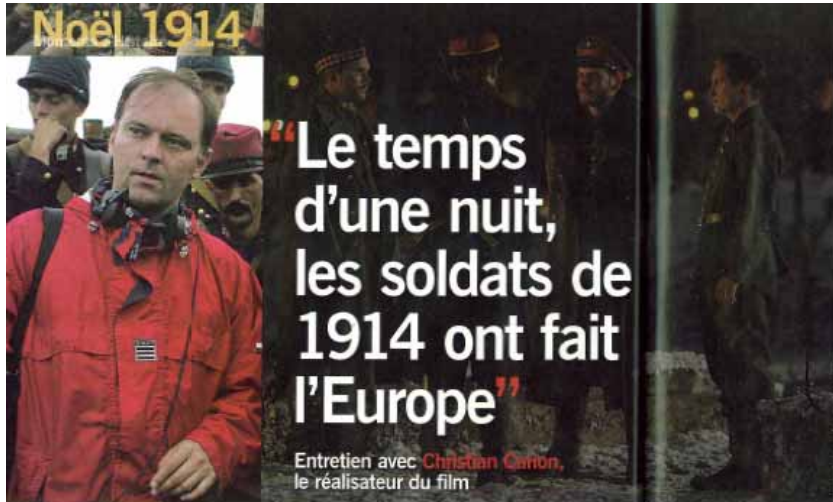
Il existe quelques exemples de fraternisation dès octobre 1914, c'est-à-dire dès le début de la guerre de position. Ici, il s'agit de faire un rappel. Les historiens, Jean-Jacques Becker notamment, ont montré que la nouveauté de la mobilisation avait été accueillie dans les campagnes françaises par la consternation et les pannes. Ensuite vient la régression et la résignation et, plus tard encore, un enthousiasme provoqué par des discours patriotiques et les effets de masse. On peut aussi une

mes. Dans chaque camp, les soldats ont reçu des cadeaux, de la nourriture, de l'alcool, ce qui entrait dans une certaine atmosphère de joie. On chante des cantiques des deux côtés du no man's land. Ce qui semble avoir été décisif, ce sont les petits sapsins distribués aux soldats allemands. Ils les ont garnis de bougies et placés sur le parapet. Voir ce spectacle et entendre les chants ne donnait pas l'impression de la régression et la résignation et, plus tard encore, un enthousiasme provoqué par des discours patriotiques et les effets de masse. On peut aussi une



En compagnie

Frères de tranchées, paru chez Perrin, est l'ouvrage le plus récent traitant de la fraternisation. Il est signé des historiens allemands (Stefan Müller, ingénieur (Wolfgang Benz) et François (Remy Cazals), avec une préface de Marc Ferro. Rémy Cazals a écrit Les Combats de guerre de Louis Barthas, novembre 1914-1918 (Le Désastre poche), écrit Les Morts de 14-18 (Perrin, universitaires de Miall, Toulouse) et publié les actes de collègues (Nancy de 14-18 (Les Actes, 1997). Les Prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et cultures (Perrin, 2003). La Grande Guerre, pratiques et expériences (Perrin, 2006).



Noël 1914

## “Le temps d’une nuit, les soldats de 1914 ont fait l’Europe”

Entretien avec **Christian Carion**, le réalisateur du film

### Comprendre

**Mouvement des fraternités**  
L'association Noëls 14 rassemble les réalisateurs de films de la culture sur son projet de mouvement des fraternités à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais) qui devrait être concrétisé en 2006.

**H.** — L'histoire du Joyeux Noël ressemble à votre enfance...  
**Ch. C.** — Je suis né près de Boulogne et mon père exploitait une trentaine d'hectares. Dans cette région, on compte de très nombreux caractères militaires britanniques. Quand vous étiez enfant, ce sont des lieux qui vous ont marqué. Ils sont dans un état impeccable: le terrain gazonné anglais, l'entretien des trottoirs de jeu, mais l'un après l'autre expliquant pourquoi ils se trouvaient au milieu des champs: les Anglais étaient entrés à la fin de la guerre. Mon père cultivait un champ avec cinquante tonnes de mines, ce qui obligeait à quelques mètres au-dessus de la surface de la terre de les recouvrir.

**H.** — Comment a-t-il vécu ce mouvement des fraternités ?  
**Ch. C.** — Il y a dix ans, je suis tombé par hasard sur un livre d'Yves Buffetaut, *Historie de l'histoire et d'après 1914-1918* (Olivier L'Éclairage). Ça m'a intéressé et j'ai commencé à lire. Ça m'a intéressé de voir comment les fraternités ont été créées.

dans le secteur de mon enfance. Dans cet ouvrage, il y avait une page sur l'Inferno Noël de 1914. J'ai été fasciné de lire qu'un match de foot avait été organisé entre adversaires (les Britanniques avaient toujours un ballon dans leur sac) et qu'un film allemand avait été montré dans la nuit de Noël, puis était sorti de la tranchée. C'était avant que les soldats allemands qui avaient appliqué le suis entré en contact avec Yves Buffetaut et nous sommes allés ensemble au War Museum de Londres, aux archives de l'armée française à Vincennes, et à Nanterre où est encore conservée une partie des archives allemandes.

**H.** — Quelles étaient les archives les plus importantes ?  
**Ch. C.** — Les archives anglaises. Les Britanniques ont un rapport à cette guerre complètement différent du nôtre. À l'époque, les Français étaient dans la revanche; c'était presque personnel. Les Anglais, eux, n'étaient pas vraiment concernés par l'Alsace et la Lorraine. Mais, à partir du moment où les armées allemandes ont envahi la Belgique, les Britanniques ont décidé de franchir la Manche, non pas pour libérer les Belges, mais pour empêcher les Allemands d'accéder à la mer du Nord, aussi vitale pour eux que la Méditerranée l'était pour Rome dans l'Antiquité.

**H.** — Quels renseignements avez-vous tirés de ces archives ?  
**Ch. C.** — À travers les lettres, les documents militaires, les journaux de l'époque, les photos, je voulais rassembler les anecdotes et comprendre l'état d'esprit des soldats. En plusieurs endroits, indépendamment les uns des autres, des soldats ont fraternisé. Mais j'étais persuadé qu'on s'amusait pas à faire un film uniquement sur des faits, si incroyables soient-ils. D'où un deuxième travail, plus difficile, de création. J'ai donc imaginé des personnages, français, britanniques et allemands pour les placer dans une

situation de fraternisation qui avait réellement existé. D'autres personnages m'ont été inspirés par des lectures, comme le lieutenant Audebert (interprété par Guillaume Canet) trouvé dans le superbe livre de Maurice Germain, *Coûr de J4*.

**H.** — Vous avez une ressemblance en un seul lieu et en une seule date, 1914, pourquoi ?  
**Ch. C.** — D'autres tentatives de fraternisation ont effectivement eu lieu en 1915. Mais les soldats français avaient retenu la leçon. En 1915, ils avaient été pris de court. Alors, en 1915, ils ont fait bombarder les sections où ils étaient les hommes susceptibles de fraterniser, on leur a dit qu'il y avait des tranchées, il faut comprendre que Noël 1914 est vraiment un moment particulier: la guerre n'a commencé que depuis cinq mois et le message ressemble encore à ce qu'il était avant le conflit. Ce n'est pas le début d'une guerre qui apparaît à partir de 1914-1917 après les vagues de bom-

bardements. Ce m'intéressait de montrer quelque chose qui ne soit pas de l'imagerie classique, ni l'on peut dire de Verha. J'ai vu beaucoup de films en 14-18, je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui sont comparables à ces reconstitutions.

**H.** — Vous voulez évoquer un moment à la mémoire de ces soldats, pourquoi ?  
**Ch. C.** — L'Association Noël 14, présidée par Bertrand Tavernier, a acheté un terrain à Neuville-Saint-Vaast, à quelques kilomètres d'Arras. Parce que c'est là qu'on a vu les Français. Luit Bert a écrit: «Qu'est-ce que c'est un jour sur ce coin de l'Alsace on élève un monument pour commémorer cet état de fraternité [...]» Le terrain français par son histoire capable d'imaginer ces mots au début de la guerre. Ça m'intéressait aux lettres que des gens qui se tuent, suspendent le conflit, à la fin de la guerre on les a tous bouffés, quelques semaines et un peu de neige. Je trouve ça magique. J'ai donc voulu porter à l'écran mon émotion en écrivant le film. J'ai voulu également comprendre, en lisant les documents et les lettres, l'état d'esprit des soldats. Ça ne sont pas des héros.

Les soldats français et allemands qui sont sur le terrain comprennent, contrairement à nos États-majors, qu'il s'agit de la même chose. Ils se sentent solidaires. Ce sont des personnes ordinaires, on bouillonne, on saouille, on est déçu de cette fraternisation, sans leur hiérarchie. Le temps d'une nuit, ça fait l'Europe des peuples. Ensuite, après deux guerres et d'innombrables massacres, les politiciens ont entrepris de remettre l'Europe. En se référant aux fraternisations, j'ai compris aussi pourquoi et comment cette guerre avait été entièrement décidée par le pouvoir politique en Allemagne, en France et en Grande-Bretagne. Le commandement militaire ne le voulait pas. Nombre d'Allemands affirment désormais qu'il Noël 1914, on pouvait sauver la paix. Benoît XV, le pape de l'époque, appelait de tous ses vœux un accord à la fin de Noël. C'était alors réalisable. Une fois pas-entendu, parce que les trois puissances politiques ne le voulaient pas.

## La critique d'Historia

La guerre de 1914-1918 comme jamais nous ne l'avons encore vue au cinéma. Dans *Joyeux Noël*, Christian Carion choisit de célébrer le silence des armes. La cinéaste d'Une héroïne se fait de préférence plaire d'abord la déce: un film de chaque nationalité, allemande, britannique, française, écrite un poème qui justifie la trame de l'œuvre. La déclaration de guerre sur-



prend les personnages chez eux. En Écosse, le père Palmer (Gary Lewis) décide de s'engager comme brancardier. En Allemagne, le lieutenant Nikolaus Sprink (Benoît Fimoux) voit arriver au cours de son récit un militaire qui annonce le début des hostilités aux spectateurs. Plus tard, au front, le lieutenant français Audebert (Guillaume Canet), mort de trouille, conduit son bataillon à l'assaut. Dans ce coin du nord-est de la France l'écossais en Roumanie puisque Carion n'a pas obtenu l'autorisation de l'armée française de tourner sur un terrain militaire près d'Angoulême), des chars montent des tranchées dans la nuit de Noël. Et l'impossible se produit: le lieutenant allemand Sprink entend Douce nuit tandis que l'accompagnement les commences écossaises. Soldats allemands, français, britanniques se réunissent alors dans des tranchées pour célébrer la messe de minuit... Le lendemain, la trêve se poursuit pour enterrer les morts. Les protagonistes de cette fraternisation spectaculaire furent dispersés à Verdun et sur le front russe. Christian Carion leur rend justice dans un film bouleversant.

F. Q.  
Avec également Diane Kruger, Lucas Belvaux, Guillaume Le Coq, Sylvaine Flon et Michel Serrault. 2 h 55, sortie le 9 novembre.